

L'autodidaxie féconde de François-Xavier Garneau

Patrice Groulx

Volume 21, numéro 1, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076986ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076986ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Groulx, P. (2020). L'autodidaxie féconde de François-Xavier Garneau. *Mens*, 21(1), 41–76. <https://doi.org/10.7202/1076986ar>

Résumé de l'article

On s'est peu attardé aux sources de la pensée de François-Xavier Garneau (1809-1866), en dépit de sa place parmi les fondateurs de l'histoire et de la littérature québécoises. Le clergé catholique a laissé entendre que, parce qu'il était un autodidacte, formé hors de sa surveillance, Garneau diffusait des idées peu orthodoxes et que, pour cette raison, il n'était pas un historien à part entière. En réalité, Garneau n'a jamais cessé d'enrichir ses connaissances et ses capacités d'analyse en lisant des oeuvres de toute provenance. Nous analysons ici son programme de lectures et, ce faisant, nous voulons ouvrir une réflexion sur l'apport de l'autodidaxie à la constitution de la discipline historique.

L'autodidaxie féconde de François-Xavier Garneau¹

Patrice Groulx
Historien

Résumé

On s'est peu attardé aux sources de la pensée de François-Xavier Garneau (1809-1866), en dépit de sa place parmi les fondateurs de l'histoire et de la littérature québécoises. Le clergé catholique a laissé entendre que, parce qu'il était un autodidacte, formé hors de sa surveillance, Garneau diffusait des idées peu orthodoxes et que, pour cette raison, il n'était pas un historien à part entière. En réalité, Garneau n'a jamais cessé d'enrichir ses connaissances et ses capacités d'analyse en lisant des œuvres de toute provenance. Nous analysons ici son programme de lectures et, ce faisant, nous voulons ouvrir une réflexion sur l'apport de l'autodidaxie à la constitution de la discipline historique.

Abstract

Little attention has been paid to the sources of thought of François-Xavier Garneau (1809-1866), despite his place among the founders of Quebec history and literature. The Catholic clergy has suggested that because he was a self-taught man, trained outside its supervision, Garneau spread unorthodox ideas, making him an incompletely trained historian. In fact, Garneau never ceased to enrich his knowledge and analytical skills by

¹ L'auteur remercie Yolande Grisé, Gérard Bouchard et France Julien, ainsi que les deux lectrices ou lecteurs anonymes mandatés par la revue *Mens*, pour leurs commentaires sur la version originale de cet article.

reading works from many different origins. Here we analyze his reading program and, in doing so, we want to open a reflection on the contribution of self-education to the constitution of the historical discipline.

En dépit de la place de François-Xavier Garneau (1809-1866²) parmi les fondateurs de l'histoire et de la littérature du Québec, on s'est peu attardé aux sources de ses connaissances et de sa pensée. La tache originelle dont le clergé catholique a frappé l'auteur de l'*Histoire du Canada* (1845) n'est pas étrangère à ce désintérêt. Critiques intransigeants de cette œuvre trop libérale à leurs yeux, les censeurs ecclésiastiques ont attaqué la réputation de l'historien en prétendant que son éducation était incomplète parce qu'il n'avait pas suivi le cours classique. Au lendemain de son décès, même le bienveillant biographe de Garneau, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, soulignait « le malheur de son éducation solitaire, abandonnée à elle-même, privée de cette salutaire direction qu'impriment aux jeunes talents nos institutions religieuses³ ». Garneau aurait été responsable de ces lacunes, en refusant l'offre du curé de sa paroisse d'étudier gratuitement au Séminaire de Québec à la condition de devenir prêtre⁴. Un siècle après la parution de l'*Histoire du Canada*, les religieux continuaient de minimiser la contribution de l'historien qui, n'ayant « pas eu l'avantage de faire ses études dans un collège », selon eux, n'aurait toujours été qu'« un apprenti⁵ ».

² La biographie du personnage vient d'être publiée (voir Patrice Groulx, *François-Xavier Garneau : poète, historien et patriote*, Montréal, Éditions du Boréal, 2020).

³ Henri-Raymond Casgrain, *F.-X. Garneau*, Québec, J. N. Duquet, 1866, p. 123-124.

⁴ Casgrain, *F.-X. Garneau*, p. 16-17.

⁵ Thomas Charland, « Garneau : préparation de l'historien », et Georges Robitaille, « L'œuvre de Garneau et la critique de son temps », *Centenaire de l'histoire du Canada de François-Xavier Garneau*, Société historique de Montréal, 1945, p. 125 et 135. Sur le dénigrement dont a fait l'objet l'*Histoire du Canada*, voir Pierre Savard, « Les rééditions de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau devant la critique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 28, n° 4 (mars 1975), p. 539-553.

En réalité, l'autodidaxie de Garneau n'a posé de problème qu'à l'Église, soucieuse de diriger les lectures des fidèles⁶. Gustave Lanctot s'est félicité, au contraire, de la résistance de Garneau à l'appel du Séminaire, l'historien ayant pu s'éduquer « hors de la discipline conformiste et dogmatique du moment⁷ ». Paul Wyczynski a également souligné que Garneau était un « autodidacte intelligent » dont l'« étonnante curiosité » a été couplée à une judicieuse intuition⁸. Il reste que l'étendue et l'influence de ses lectures sur sa pensée ont été peu étudiées⁹.

⁶ Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, *Sociologie de la lecture*, Paris, La Découverte, 2003, p. 26-29 et 36-38; Dominique Julia, « Lectures et Contre-Réforme », dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001, p. 325-331; Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920 : la Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 9-33.

⁷ Gustave Lanctot, *Garneau, historien national*, Montréal, Éditions Fides, 1946, p. 143.

⁸ Paul Wyczynski, « La poésie de François-Xavier Garneau », dans Maurice Lemire (dir.), *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 239.

⁹ Les sources de la pensée de Garneau ont été effleurées par ses biographes Henri-Raymond Casgrain, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Gustave Lanctot, Pierre Savard et Paul Wyczynski, et Gérard Bergeron. Quelques chercheurs en ont creusé divers aspects : Georges Robitaille, « Garneau et Augustin Thierry », *Études sur Garneau*, Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1929, p. 15-53; Marcel Trudel, *L'influence de Voltaire au Canada*, t. 1 : 1760-1850, Montréal, Éditions Fides, 1945, p. 167-192; Harry Douglas Smith, *L'influence d'Augustin Thierry sur François-Xavier Garneau*, thèse de doctorat (histoire), Québec, Université Laval, juillet 1947; Marc Lebel, « Garneau disciple de Michelet? », *Bulletin du CRCCF*, n° 9 (décembre 1974), p. 1-4; Pierre Savard, « François-Xavier Garneau et l'historien français Henri Martin », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 7 (hiver-printemps 1984), p. 11-19; Maxime Raymond-Dufour, *L'Universel et le national : une étude des consciences historiques au Canada français de la première moitié du XIX^e siècle*, thèse de doctorat (histoire), Montréal et Paris, Université de Montréal et Université de Paris IV-La Sorbonne, 2016, p. 284-341. Marie-Frédérique Desbiens dessine un tableau d'ensemble de l'activité littéraire où Garneau compte parmi les figures marquantes (Marie-Frédérique Desbiens, *Le premier romantisme au Canada : entre engagement littéraire et politique*, Québec, Éditions Nota bene, 2018).

L'identité autodidacte de Garneau : une hypothèse

En tant que lecteur autodidacte, Garneau exprime le désir à la fois d'entrer dans l'orbite du pouvoir politique et de participer à un projet patriotique et savant¹⁰. Or, l'autodidaxie est « un mode de formation et d'apprentissage non structuré par une programmation explicite, externe à la personne¹¹ ». Sous cet angle, Garneau n'était pas entièrement autodidacte, puisqu'après avoir appris les rudiments de l'écriture et du calcul, il a été placé pendant quelques années dans une école utilisant la méthode de l'enseignement mutuel (où il a

¹⁰ Serge Gagnon a voulu « démontrer les corrélations entre la société canadienne-française du XIX^e siècle et la connaissance que les historiens ont établie de la Nouvelle-France » (*Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920*, p. 412) et a défini les cadres sociopolitiques qui ont marqué la pensée historique au Québec au XIX^e siècle (p. 9-33). L'évolution de cette pensée a également été arrimée à la circulation sociale des idées (voir Yvan Lamonde, « La diffusion des idées et le décollage culturel », *Histoire sociale des idées au Québec, vol. 1 : 1760-1896*, Montréal, Éditions Fides, 2000, p. 401-432; Heather Murray, « Working on the Middle Ground: Circles and Cultural Associations as Sources for Intellectual History », dans Damien-Claude Bélanger, Sophie Coupal et Michel Ducharme, *Les idées en mouvement : perspectives en histoire intellectuelle et culturelle du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 190-198; Manon Brunet, « Sources, objets et objectifs de l'histoire des réseaux littéraires au XIX^e siècle », dans Bélanger *et al.*, *Les idées en mouvement*, p. 199-209). Enfin, l'étude de la diffusion des livres (en particulier, celle d'Yvan Lamonde et de Sophie Montreuil (dir.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Éditions Fides, 2003) a offert une voie mitoyenne qui tient compte à la fois des acteurs individuels, des institutions et du marché, ce dernier étant tributaire de l'état de fortune et du rang social des acteurs. Voir aussi Maurice Lemire (dir.), *La vie littéraire au Québec, t. II : 1806-1839. Le projet national des Canadiens*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992; Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec, t. III : 1840-1869. « Un peuple sans histoire ni littérature »*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996; Karim Chahine, *Mille mots valent une image : synthèses d'histoire nationale et poétique de l'histoire chez François-Xavier Garneau et Benjamin Sulte, 1845-1884*, mémoire de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 2018.

¹¹ Héléne Bézille-Lesquoy, « L'autodidacte » : *entre pratiques et représentations sociales*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 17, note 1. Le terme est « connoté comme désuet » dans les milieux de l'éducation (on préfère celui d'autoformation), mais la figure de l'autodidacte est toujours vivante et possède « des valeurs heuristiques inépuisables » (p. 17).

acquis en fait une « compétence autodidacte¹² »), puis en apprentissage chez deux hommes de droit notarial.

À quelques reprises, Garneau a lui-même souligné qu'il était un autodidacte en poésie. Il n'a « pas eu l'avantage de faire un cours régulier d'études classiques » et il a dû surmonter « toutes les difficultés qui accompagnent le manque de fortune », expliquait *Le Canadien* pour relever son mérite lorsqu'il a fait paraître un de ses premiers poèmes¹³. Dans la première notice biographique qu'il a rédigée en 1848 pour accompagner la publication de certains de ses poèmes, Garneau a insisté sur son manque d'éducation : « Mis à l'école à 5 ans, des malheurs de famille firent ensuite négliger son éducation. [...] Pendant sa cléricature, il se livra à des études diverses [...]»¹⁴. Par la suite, il est resté discret sur le sujet, à part le moment où il a révélé son refus d'étudier au Séminaire, revêtant ainsi l'identité du « *self-made-man* » intellectuel¹⁵.

Nous baserons notre étude des lectures de Garneau sur les questions suivantes : par quel processus un individu de très modeste extraction peut-il passer de sa « culture première » (celle qui « représente le monde du sens commun, de la perception spontanée, de la familiarité, de l'unanimité, de l'homogénéité du temps, de l'espace et de l'Être ») à une « culture seconde » (« un monde à l'écart, un monde *construit*¹⁶ » remettant en cause le monde coutumier) à *l'extérieur* du cadre formel des études classiques¹⁷? L'autodidaxie, au

¹² Bézille-Lesquoy, « *Lautodidacte* », p. 93.

¹³ « Le lecteur se rappelle... », *Le Canadien*, 31 août 1831, p. 3.

¹⁴ James Huston, *Le Répertoire national*, vol. I, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, p. 200, note 1.

¹⁵ Sur cette figure de « héros positif », voir Bézille-Lesquoy, « *Lautodidacte* », p. 49-53.

¹⁶ Julien Goyette, *Temps et culture : Fernand Dumont et la philosophie de l'histoire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2017, p. 34-35.

¹⁷ Pour l'exploration de l'espace social de la formation des intellectuels, voir Marcel Fournier, « La culture savante comme style de vie : les intellectuels dans le Québec de naguère », *Questions de culture*, n° 1, 1981, p. 131-166, [En ligne], [http://classiques.uqac.ca/contemporains/fournier_marcel/culture_savante_style_de_vie/culture_savante_style_de_vie_texte.html#_ftnref] (21 mars 2019); Fernand Dumont, « La culture savante telle qu'en elle-même », *Le sort de la culture*,

lieu d'être la tare déshonorante qui imprègne l'imaginaire de la connaissance¹⁸, ne serait-elle pas au contraire un moyen d'accéder légitimement au haut savoir? Et n'aurait-elle pas contribué, *in fine*, à la constitution de la science historique?

Pour aborder la pratique autodidactique de Garneau, nous observerons d'abord l'évolution de ses lectures, puis les catégories d'ouvrages qui l'ont intéressé. Nous examinerons ensuite l'usage qu'il a fait de ses lectures sous la forme de citations, de paraphrases, d'allusions, d'images et parfois de plagiats. Notre conclusion portera sur la construction culturelle de l'historien.

Périodisation des intérêts de lecture de Garneau

Nous avons répertorié l'ensemble des écrits ou des auteurs que Garneau a lus ou consultés. Ce corpus a été reconstitué à l'aide de tous les ouvrages cités ou mentionnés dans la première et la troisième édition de l'*Histoire du Canada* (1845-1852 et 1859), dans le *Voyage en Angleterre et en France*, dans les articles, les poèmes et les deux hebdomadaires que Garneau a publiés (*L'Abeille canadienne* en 1833-1834 et *L'Institut* en 1841), dans sa correspondance et ses archives, dans les registres des bibliothèques de la Société littéraire et historique de Québec (SLHQ) de janvier 1839 à janvier 1847 et de l'Institut canadien de Québec (ICQ) de mars 1849 à novembre 1865, et enfin dans l'inventaire après décès de sa bibliothèque personnelle. Nous avons également effectué des sondages dans ses écrits pour y chercher des sources non signalées. Pour préciser avec un degré satisfaisant de certitude les titres des ouvrages lus, nous avons consulté les catalogues des bibliothèques du temps¹⁹. Après avoir repéré environ 1800

Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1987, p. 129-153; Yvan Lamonde *et al.* (dir.), « Introduction », *Dictionnaire des intellectuels au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, p. 7-22.

¹⁸ Sur le « héros négatif » de l'autodidaxie, voir Bézille-Lesquoy, « *L'autodidacte* », p. 20-41.

¹⁹ Georges-Barthélemi Faribault, *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique [...]*, Québec, W. Cowan, 1837; *Catalogue des livres appartenant à la Chambre d'assemblée*, Québec, Fréchette, 1835; *Catalogue méthodique des livres de la bibliothèque de l'Institut canadien de Québec*, Québec, Augustin Côté, 1852.

références et mis à l'écart les entrées indéchiffrables dans les registres, nous avons répertorié quelque 721 titres ou auteurs qui ont fondé en bonne partie la culture de Garneau. Nous avons aussi pris connaissance des moments où Garneau a eu accès aux textes qu'il a étudiés (tableau 1).

Tableau 1
Survol chronologique des lectures de Garneau

Période	Lieu de la mention dans les sources	Auteurs ou titres distincts identifiés
1827-1837	Archives; poèmes; <i>L'Abeille canadienne</i> ; premiers articles d'histoire	34
1839-1842	Registre de la SLHQ; <i>L'Institut</i> ; poèmes et articles	76
1843-1845	Articles; SLHQ; <i>Histoire du Canada</i> (vol. 1)	101
1845-1849	SLHQ; archives; <i>Histoire du Canada</i> (vol. 2 et 3)	101
1849-1852	Registre de l'ICQ; <i>Histoire du Canada</i> (vol. 4)	152
1852-1855	ICQ; <i>Voyage en Angleterre et en France</i>	65
1855-1859	ICQ; <i>Abrégé de l'histoire du Canada</i> ; <i>Histoire du Canada</i> , 3 ^e édition	55
1859-1865	ICQ; « Une conclusion d'histoire »	37
1866	Inventaire après décès	100
	Total	721

Note : chaque auteur ou titre n'apparaît qu'une seule fois, à sa première occurrence. Par exemple, même si l'inventaire après décès contient plus de 134 auteurs ou titres, plusieurs d'entre eux avaient déjà fait l'objet d'une entrée antérieurement, d'où le chiffre de 100 inscrit dans le tableau.

La plus ancienne pièce du corpus est la copie manuscrite (1827) d'un manuel de rhétorique pour jeunes filles que la famille a conservée comme une relique²⁰. Pour Garneau, la copie est un geste naturel acquis au cours de sa formation juridique auprès de Joseph-François Perrault et d'Archibald Campbell. En vue de combler son retard scolaire, Garneau aurait aussi recopié, d'après Casgrain, « tout son cours de belles-lettres et de rhétorique, et Boileau en entier²¹ ». Cette pratique n'est pas inhabituelle à l'époque, et elle est rendue nécessaire par la rareté et la cherté des imprimés. On copie pour des raisons pratiques, pour mieux mémoriser le texte, ou pour rendre hommage à « la puissance de l'original²² ». Durant son séjour à Londres, Garneau transcrit également un journal du siège de Québec déniché par son patron, Denis-Benjamin Viger; ici, la copie permet la diffusion d'un document permettant de mieux connaître un événement fondateur de l'histoire nationale.

Garneau fréquente les rayonnages de personnes plus fortunées, et certainement ceux de ses patrons Perrault et Campbell. On peut présumer que ces deux notaires ont veillé à sa formation poétique, car Garneau compose des poésies dès 1830²³. Avec *L'Abeille canadienne*, lancée en 1833, le jeune homme révèle l'éclectisme de ses goûts. Il s'intéresse aux écrits étrangers dans tous les domaines : géographie, économie politique, sciences appliquées, poésie et histoire. Entre 1834 et 1836, il occupe le poste de traducteur à temps partiel pour la Chambre d'assemblée; cette fonction le conduit à la bibliothèque parlementaire où il s'approvisionne probablement dans la collection

²⁰ Gabriel-Henri Gaillard, *Rhétorique française à l'usage des jeunes demoiselles*, Paris, Nyon fils, 1752; la copie, incomplète, se trouve à l'Université d'Ottawa, au Centre de recherche en civilisation canadienne-française (ci-après CRCCF), Fonds François-Xavier-Garneau, P144A, 4.

²¹ Casgrain, *F.-X. Garneau*, p. 18. Casgrain tient ce renseignement de Garneau lui-même ou de son fils Alfred.

²² Anthony Grafton, « Le lecteur humaniste », dans Cavallo et Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, p. 257-258.

²³ Paul Wyczynski, « La poésie de François-Xavier Garneau », p. 239.

des livres sur le Canada²⁴. Grâce à ses premières recherches sérieuses en histoire, il publie des « Extraits historiques » dans *Le Canadien* de février à août 1837, recourant essentiellement à Pierre-François-Xavier de Charlevoix, à Michel Bibaud, à William Smith et à Robert Christie.

De 1839 à 1842, la liste de ses emprunts à la SLHQ confirme sa curiosité : récits de voyage, romans, poèmes, encyclopédies, revues, auteurs étrangers, quelques biographies, des livres destinés à la famille. Les emprunts se partagent, en gros, entre les classiques de la littérature (Jean-Jacques Rousseau, Germaine de Staël, Camões, Byron, Chateaubriand, etc.) et les descriptions de pays étrangers. De mars à mai 1841, Garneau garnit *L'Institut* d'extraits de livres et de périodiques français pour faire connaître l'actualité scientifique et littéraire, et encourage la production locale en reproduisant les « mémoires » lus dans les séances de la SLHQ.

Le détail des visites de Garneau à la bibliothèque parlementaire à partir de 1843 reste un mystère, mais les sources de *l'Histoire du Canada* (1845) permettent de déduire qu'elles sont fructueuses²⁵. En 1845, quelques mois après son embauche à la Ville de Québec au poste de greffier, il déménage avec sa famille dans un immeuble où la corporation municipale loue aussi des locaux aux bibliothèques de la SLHQ, du *Mechanic's Institute* et de la *Library Association*²⁶. Durant les années où il publie les deux premières éditions de *l'Histoire du Canada* (1845-1852), il lit au moins 252 nouvelles publications, livres et périodiques confondus. À partir de 1849, ses emprunts à la

²⁴ Voir Patrice Groulx, « Genèse de *l'Histoire du Canada* (1845-1852) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 27, n° 1 (automne 2018), p. 19; Marc Lebel, « François-Xavier Garneau, traducteur », *Meta*, vol. 22, n° 1 (1977), p. 33-36.

²⁵ Sur le contenu de provenance française de cette bibliothèque, voir Gilles Gallichan, « Le livre français au Parlement du Bas-Canada, 1791-1840 », dans Claude Galarneau et Maurice Lemire, *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 115-131.

²⁶ Archives de la Ville de Québec, Livre des cotisations, 1845; Marcel Lajeunesse, « La bibliothèque au Québec, une institution culturelle au cœur des débats sociaux », dans André Turmel (dir.), *Culture, institution et savoir*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 171-179; Bibliothèque et Archives nationales du Québec (ci-après BANQ), Québec, Fonds Literary and Historical Society of Quebec, P948.

nouvelle bibliothèque de l'ICQ²⁷ témoignent toujours de ses goûts éclectiques : les pièces de théâtre se mêlent aux romans d'aventures, aux recueils de poésie, à la littérature de voyage et à l'histoire étrangère. À partir de 1852, ses visites à l'ICQ s'espacent. En 1858 et 1859, absorbé par la troisième édition de son ouvrage, il emprunte en majorité des livres d'histoire, en particulier les plus récents.

Dressé en 1866, l'inventaire de sa bibliothèque personnelle révèle le cumul d'une vie, les livres que Garneau a achetés et ceux qu'il a reçus de ses confrères²⁸. Le catalogue est modeste, mais sa variété est comparable à celle des bibliothèques privées de Québec qui ont été l'objet d'une étude²⁹.

Ce décompte est incomplet. Nous n'avons pas la liste des ouvrages juridiques que Garneau a étudiés durant ses années de cléricature et qui, pourtant, ont influencé le fond et la forme de ses écrits. Ses jugements sur la politique, la littérature et la religion reposent sur la lecture de journaux ou de revues dont il n'a pas fait mention. Nous ignorons également quels documents il consultait dans les salles de lecture sans les emprunter. Enfin, les registres des emprunts de plusieurs bibliothèques sont introuvables.

Par ailleurs, il est souvent difficile de discerner dans quelle mesure Garneau a réellement lu les ouvrages qu'il a mentionnés ou qu'il a empruntés. Conscients de ce problème, Yvan Lamonde et Sophie Montreuil ont établi dans leur étude une échelle selon les indices que donnent les sources. La lecture *réelle* doit être certifiée par l'auteur (par exemple, le compte rendu d'une œuvre); elle est *probable* ou

²⁷ BAnQ, Québec, Fonds Institut canadien de Québec, P108.

²⁸ Garneau n'a pas conservé tous ses achats. Par exemple, il se procure à la librairie Crémazie, de 1846 à 1849, une demi-douzaine de livres qui ne figurent pas dans l'inventaire de sa bibliothèque personnelle (Librairie Crémazie, état de compte 1845-1849, Archives de la Ville de Montréal, Fonds François-Xavier-Garneau, BM26, S1, D1). Il est possible qu'il en ait fait don à l'ICQ.

²⁹ Marcel Lajeunesse, « Les bibliothèques personnelles et la bibliophilie », dans Patricia Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, vol. I : *Des débuts à 1840*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 215-219; Gilles Labonté, *Les bibliothèques privées à Québec, 1820-1829*, thèse de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 1986.

possible lorsqu'elle est signalée par une marque forte (par exemple, une citation), ou plus faible (par exemple, un emprunt à la bibliothèque). Elle est *fictive* si rien ne permet d'attester sa réalité³⁰. Dans le cas de Garneau, les deux livres dont il a publié des comptes rendus³¹, ainsi que les textes de diverses provenances qu'il a reproduits, ceux qu'il cite fréquemment dans l'*Histoire du Canada*, ainsi que ceux qu'il emprunte à répétition dans les bibliothèques ont *sûrement* été lus. Garneau a *probablement* lu en bonne partie ceux de sa bibliothèque personnelle. Pour les autres, on ne peut parler que d'une lecture *possible*. S'agissant des gros ouvrages de référence en histoire, ainsi que des dictionnaires et des encyclopédies qu'il emprunte, il en a certainement lu des chapitres ou des articles.

Les catégories d'ouvrages lus ou consultés par Garneau

Il est impossible de juger du temps consacré par Garneau à chacune de ces lectures, même si les dates de retrait et de retour des livres de bibliothèque en donnent des indices. Le relevé de l'ensemble des lectures que nous avons pu retracer permet toutefois d'ébaucher une analyse multidimensionnelle de l'univers intellectuel de Garneau. Tous ces livres et ces auteurs constituent un bagage disparate et révèlent un souci d'universalité. Sans être lui-même un éclectique au sens philosophique du terme, Garneau s'appuie aussi bien sur les humanistes et les encyclopédistes que sur ses contemporains de la génération romantique et libérale pour imaginer la nouvelle science historique³².

Afin de rendre compte de la diversité de ses intérêts et d'observer la place relative des catégories d'ouvrages et de genres littéraires dans la culture de l'historien, nous avons établi une classification calquée

³⁰ Lamonde et Montreuil (dir.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, p. 11. Voir aussi Cécile Facal, « Littérature personnelle et histoire de la lecture : de la théorie à la pratique », *Mens*, vol. 5, n° 2 (printemps 2005), p. 223.

³¹ François-Xavier Garneau, « Essai de grammaire française [...] », *Le Canadien*, 3 juin 1842, p. 1.

³² Nathalie Richard, « Histoire et "psychologie" : quelques réflexions sur la spécificité de l'histoire au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 104 (1999), p. 71.

sur celle proposée par l'ICQ dans son catalogue de 1852, qui indique les types d'ouvrages que préférerait l'historien lorsqu'il empruntait ou achetait des livres (tableau 2³³).

Tableau 2
Répartition des titres par catégories

Catégories (classification adaptée du catalogue de l'ICQ)	Nombre d'auteurs ou de titres	Pourcentage du total
Géographie et voyages	68	9,4
Histoire (toutes périodes confondues)	205	28,4
Biographies et autobiographies / mémoires	62	8,6
Grammaire, rhétorique et dictionnaires	30	4,2
Théâtre	21	2,9
Poésie	63	8,8
Romans	48	6,7
Philosophie et religion	31	4,3
Économie politique et statistiques	21	2,9
Sciences	33	4,6
Journaux et périodiques	64	8,9
Droit	14	1,9
Beaux-arts	2	0,3
Compilations (œuvres complètes, etc.)	45	6,2
Auteurs ou titres indéterminés	14	1,9
Total	721	100

À noter que les chiffres rendent compte du nombre d'auteurs ou de titres consultés ou cités, mais pas de la fréquence des consultations ou des citations de Garneau. La ligne « auteurs ou titres indéterminés » comprend les auteurs ou les ouvrages sur lesquels nous avons trop peu de renseignements pour être en mesure de les catégoriser.

³³ Nous avons tenu compte des remarques d'Yvan Lamonde sur la manière de cataloguer à la bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal à des fins de comparaison : « La bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal (1852-1876) : pour une analyse multidimensionnelle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 3 (hiver 1988), p. 335-361.

Sans surprise, les sciences historiques (histoire, biographie et autobiographie) occupent la première place avec 37 % du total. Prises ensemble, les œuvres de fiction (poésie, roman, théâtre) arrivent en deuxième position, à un peu plus de 18 %. Ce dernier pourcentage paraît faible si on se représente Garneau uniquement comme un homme de lettres, mais il coïncide avec la proportion des œuvres littéraires qu'il pouvait trouver dans une « bibliothèque du savoir » comme celle de la Chambre d'assemblée, consacrée au droit et au politique³⁴.

Plus des trois quarts des livres consultés par Garneau sont en langue française. Cette proportion reflète, *grosso modo*, la proportion des titres en français et en anglais dans les catalogues et les inventaires connus. Les romans, les biographies et les mémoires, le théâtre et les « œuvres complètes » sont les catégories où le français compte pour plus de 85 % des titres ou des auteurs. Cette concentration du français dans les créations littéraires reflète le besoin de Garneau de s'imprégner de culture française dans une colonie anglicisée. « Nous ne recevons pour ainsi dire la lumière et la vie que par le reflet et nous ne vivons que par ce que l'on vit à Londres; nous sommes comme une excroissance de l'île d'Albion », se plaignait-il quelques années avant la fondation de l'ICQ³⁵. En revanche, une proportion substantielle, plus de 25 % des publications qu'il consulte ou cite en histoire, en géographie, dans les récits de voyage et dans les périodiques, sont en anglais, car il cherche à comprendre la politique coloniale du Royaume-Uni et la révolution américaine.

³⁴ Isabelle Ducharme, « L'offre de titres littéraires dans les catalogues de bibliothèques de collectivités de Montréal », dans Lamonde et Montreuil (dir.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, p. 244-258.

³⁵ Lettre de François-Xavier Garneau à Edmund Bailey O'Callaghan, 23 juin 1846, Library of Congress, Manuscript Division, E. B. O'Callaghan Papers.

Les traces des lectures de Garneau dans ses travaux de 1831 à 1845

La poésie a fait connaître Garneau bien avant l'histoire, puisque de 1831 à 1842, il a publié vingt-sept morceaux, dont les plus remarquables figurent dans le *Répertoire national*³⁶. Toutefois, la transposition des airs populaires qu'il a effectuée dans plusieurs de ses poésies est un aspect méconnu du passage de sa propre « culture première » à la « culture seconde³⁷ ». La poésie arrive justement en troisième position parmi ses lectures préférées. « Pionnier du romantisme » au pays, comme l'a montré Yolande Grisé³⁸, Garneau a cité dans ses textes quelques poètes de cette mouvance littéraire : l'Écossais Robert Burns, le Français Pierre-Jean de Béranger et, surtout, l'Anglais John Milton, dans la traduction par Chateaubriand du *Paradis perdu*. Dans *L'Abeille* et dans *L'Institut*, il reproduit des pièces de Casimir Delavigne, Alexandre Dumas père, Anaïs Ségalas et Adam Mickiewicz. Il emprunte surtout les livres dans les bibliothèques et achète plusieurs recueils. Il lit les auteurs de l'Antiquité et les auteurs classiques, mais les écrivains qu'il fréquente le plus souvent sont ceux qui militent pour la reconnaissance politique et culturelle de leur nation : l'Écossais Thomas Campbell (qu'il a rencontré à Londres), Alphonse de Lamartine, Victor Hugo, Burns, Béranger et Mickiewicz.

Ses périodiques, *L'Abeille canadienne* et *L'Institut*, répondent à la même volonté de relever la culture générale des Canadiens en donnant accès à ces derniers à une variété de connaissances et de

³⁶ James Huston, *Le répertoire national*, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, 2 volumes.

³⁷ Ses poèmes, « Le voltigeur, 1812 » (1831), « Le Canadien en France » (1833), « L'an 1834 » (1833?) et « Pourquoi désespérer? » (1834), sont composés sur des airs populaires. Voir Paul Wyczynski, « La poésie de François-Xavier Garneau », p. 242-243. François Dumont a publié les partitions de ces chansons, dans François-Xavier Garneau, *Poèmes*, Québec, Éditions Nota bene, 2008, p. 153-158.

³⁸ Yolande Grisé, « Introduction : notre premier poète romantique », dans Yolande Grisé et Paul Wyczynski (dir.), *Poésies de François-Xavier Garneau*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 12-15.

divertissements littéraires³⁹. Dans une société dominée et en partie analphabète, les moyens de développer la recherche savante ou la création littéraire sont limités, de sorte que Garneau est contraint d'imprimer des articles repiqués dans des publications françaises. Pour *L'Abeille*, il sélectionne les documents, les lit, les retravaille, bref, il se les approprie avant de les faire imprimer, parfois sous le nom de l'auteur original (Alexandre Dumas, André Chénier, Félicité de La Mennais), d'autres fois sans en indiquer la source. On trouve dans ce dernier cas l'article le plus long du journal, publié en neuf tranches sous le titre « Aperçu historique sur l'industrie humaine », un texte de César Moreau tiré d'une revue française⁴⁰. Dans la rubrique « La semaine », Garneau reproduit également des biographies sans mentionner de source; or, deux d'entre elles au moins proviennent du *Dictionnaire historique* de F.-X. de Feller (1818-1820). En raison de la cadence rapide exigée pour la sélection des articles, leur traduction dans plusieurs cas et la production matérielle du périodique, ses lectures ont probablement été superficielles.

L'Abeille ne contient presque rien de Garneau lui-même, mais dans *L'Institut*, lui et ses collaborateurs rectifient le tir en publiant leurs compositions, leurs analyses ou leurs commentaires. Ils reproduisent évidemment des pages tirées d'autres sources, ainsi que les rapports de plusieurs sociétés savantes, étrangères ou locales. Ils discutent d'innovations techniques et des transformations du droit colonial et offrent leurs avis sur l'éducation et la diffusion des connaissances au pays. Leurs lectures ont probablement été assez superficielles, mais comme le remarque Micheline Cambron, le rapport de Garneau avec « le savoir et le temps » semble s'être

³⁹ Micheline Cambron, « François-Xavier Garneau et la presse : écrire, fabriquer et penser le journal », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 27, n° 1 (automne 2018), p. 38-65.

⁴⁰ César Moreau, « Aperçu historique sur les progrès de l'industrie humaine », *Journal des travaux de la Société française de statistique universelle*, vol. III, n° 3 (septembre 1832), p. 42-47.

transformé, car *L'Institut* plonge dans « la science qui se fait⁴¹ ». L'hebdomadaire contribue par exemple à la canadienisation des savoirs en diffusant les travaux de la SLHQ. Mieux, en établissant le contenu du journal à l'aide de ses lectures, Garneau intègre trois étapes dans son travail qui lui seront utiles lorsqu'il entreprendra l'écriture de l'histoire nationale : diversifier les sources de connaissance, les ancrer dans les problèmes de développement du nouveau pays et les exposer dans un récit cohérent et imagé. *L'Institut* témoigne donc de sa maturation en tant que savant.

Le journalisme encourage Garneau à porter un jugement sur les écrits dont il prend connaissance. En 1842, il publie le compte rendu de *l'Essai de grammaire française* d'Amable Berthelot⁴². En somme, l'autodidacte est suffisamment bien formé pour prendre position sur un manuel destiné aux écoles.

Lectures et citations dans les livres de Garneau

Dans *l'Histoire du Canada*, Garneau montre toute sa mesure de lecteur de livres et de documents historiques. L'expérience acquise par la publication de ses périodiques et des « Extraits historiques » lui a permis de savoir par où commencer. Dans les « Extraits », il reproduit en effet, après les avoir découpées et remaniées, plusieurs pages du *Journal d'un voyage [...] dans l'Amérique septentrionale* du père Charlevoix (1721), qu'il distingue de *l'Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (1744). Il cite également quelques autres sources et, surtout, il entreprend de les commenter.

De la première édition de *l'Histoire du Canada* à la troisième⁴³, Garneau a utilisé, en les citant ou en les mentionnant, au moins 228 œuvres, textes ou articles de 177 auteurs différents, et cela sans compter une douzaine de travaux que nous n'avons pas réussi à

⁴¹ Cambron, « François-Xavier Garneau et la presse », p. 49.

⁴² Garneau, « Essai de grammaire française [...] », p. 1.

⁴³ Sur l'évolution des trois éditions, voir Charles Bolduc, « Métamorphoses de *l'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau », dans Paul Wyczynski (dir.), *François-Xavier Garneau : aspects littéraires de son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 131-167.

préciser. Lorsqu'il entame la rédaction de son livre vers 1842, il sait, de par son expérience de notaire, que les documents authentiques conservés dans les archives institutionnelles sont la matière première de l'historien, mais que les originaux se trouvent en Europe. Il lui faut donc se rabattre sur les documents publiés par ses prédécesseurs et sur des études. Les premiers chapitres de son livre, qui portent sur les découvertes, les Autochtones, l'Acadie et la Louisiane, sont fondés sur un petit nombre d'auteurs. Garneau sait qu'il dépend des bibliothèques de la Chambre d'assemblée et de la SLHQ pour se documenter et souhaite donc « que la législature continuera d'affecter des fonds, pour enrichir ces collections et faire imprimer des manuscrits, ou de nouvelles éditions d'anciens ouvrages, qui deviennent de plus en plus rares⁴⁴ ».

Les citations et les mentions d'auteurs sont une composante essentielle de son exposé et de sa stratégie de persuasion. Elles servent non seulement à garantir l'authenticité des informations transmises, mais aussi à prouver que l'historien est capable de trouver les bonnes sources, de les évaluer et de les partager, bref, de réunir des connaissances et de contribuer à une communauté des savoirs historiques en construction. Les citations transmettent directement des connaissances factuelles et des jugements. Pour signaler la présence d'une citation dans l'*Histoire du Canada*, Garneau emploie habituellement des guillemets. S'il paraphrase un auteur ou s'il veut indiquer d'où il tire une date ou une donnée, il mentionne son nom entre parenthèses dans le texte ou encore dans une note en bas de page. À de très rares occasions, il plagie des passages en les intégrant à son texte sans indiquer leur provenance.

Citations et mentions sont beaucoup plus abondantes dans les deux premiers tomes que dans les suivants : 232 dans le tome I (1845), 170 dans le tome II (1846), 61 dans le tome III (1848) et 40 dans le tome IV (1852). Cette répartition inégale s'explique par la nature de l'exposé dans les deux premiers tomes, où Garneau traite beaucoup

⁴⁴ François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, t. I, Québec, Aubin, 1845, p. 4.

de questions, entre autres l'histoire étrangère et les Autochtones, qu'il ne connaît qu'indirectement. La troisième édition (1859) témoigne de l'afflux de documents trouvés dans les archives européennes depuis 1845 : Garneau remplace plus de quarante références de la première édition par de nouvelles sources.

Dans quelle mesure l'historien a-t-il lu tous les auteurs qu'il mentionne et a-t-il été influencé par eux? On peut penser que ses connaissances sont superficielles pour certains d'entre eux, notamment dans les premières pages de son ouvrage. Par exemple, dans le « Discours préliminaire » de 1845, il mentionne Niebuhr, dont il a emprunté le livre à la SLHQ l'année précédente⁴⁵, mais il n'en reparlera plus par la suite. En ce qui concerne Vico, il renvoie à un article de la *Biographie universelle*⁴⁶, la lecture qu'il prétend en donner est donc *fictive*, et l'est probablement aussi dans les cas de Valla, Glareanus, Bacon ou Descartes, dont il ne mentionne que les noms. Ces références servent avant tout à convaincre le public de sa fréquentation des meilleurs maîtres.

En général, quels auteurs Garneau lit-il? On peut citer plusieurs ecclésiastiques (Charlevoix, les *Relations* et le *Journal* des jésuites, Chrétien Le Clercq), dont les travaux constituent les seules sources disponibles sur la Nouvelle-France. L'abbé Raynal, qu'il affectionne, constitue un cas à part, puisqu'il s'agit d'un prêtre défroqué qui servait parfois de prête-nom aux encyclopédistes et qui critiquait l'Église et le colonialisme⁴⁷. Garneau consulte aussi des auteurs des Lumières (Montesquieu, Voltaire, etc.), des encyclopédistes et des historiens libéraux (entre autres Jules Michelet, Jean de Sismondi et Léon Guérin). Thomas Hutchinson et George Bancroft, deux Américains, l'aident à expliquer la stratégie anglaise dans la conquête du Canada,

⁴⁵ BAnQ, Québec, Fonds Literary and Historical Society of Quebec, P948.

⁴⁶ Garneau, *Histoire du Canada*, t. I, p. 14, note; Société de gens de lettres et de savants, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, 1811-1828, 52 volumes.

⁴⁷ Voir, par exemple, Muriel Brot, « Diderot, Raynal et l'historiographie des origines dans l'*Histoire des deux Indes* », *Le Monde français du dix-huitième siècle*, vol. 3, n° 1 (2018), s.p., note 1; Hans-Jürgen Lüsebrink, « L'*Histoire des Deux Indes* et ses extraits : un mode de dispersion textuelle au XVIII^e siècle », *Littérature*, n° 69 (1988), p. 32.

et Jared Sparks, à exposer les démêlés entre Londres et ses colonies. Les autres auteurs traitent de l'Acadie (Marc Lescarbot) et de la Louisiane (François Barbé-Marbois).

En cherchant sa matière dans toutes les sources en France, aux États-Unis, en Espagne, chez des prêtres et des laïcs, des catholiques, des protestants ou des déistes, des coloniaux et des métropolitains, des conservateurs et des révolutionnaires, des spécialistes du politique, du militaire et de l'économie, en confrontant ou en soupesant des thèses divergentes, l'historien révèle encore une fois sa polyvalence intellectuelle. Le tableau 3 présente les auteurs qu'il cite ou mentionne le plus souvent.

Tableau 3
Les auteurs les plus souvent cités ou mentionnés dans les trois éditions de l'Histoire du Canada

Auteur	Total des références	Citation avec indication de source	Citation sans indication de source	Mention de source sans citation
Charlevoix, P.-F.-X. de	38	4	16	18
Raynal, G.-T.-F.	31	9	13	9
Jésuites (<i>Relations et Journal</i>)	25	5	2	18
Hutchinson, Thomas	16	7	0	9
Guérin, Léon	12	1	1	10
Lescarbot, Marc	10	7	0	3
Voltaire	9*	5	3	0
Bancroft, George	9	5	0	4
Sparks, Jared	9	1	2	6
Barbé-Marbois, François	7	5	2	0
Michelet, Jules	7	1	4	2

Note : nous traitons à part les « conclusions d'histoire » publiées en 1862 et en 1864 dans la presse. Nous ne tenons pas compte de la traduction anglaise de son livre, que Garneau n'a pas autorisée, et dans laquelle le traducteur a ajouté des « sources » de sa propre initiative. Une « citation sans indication de source » est un passage guillemeté dont Garneau ne précise pas la provenance. (*) Une de ses citations de Voltaire est un plagiat (voir l'explication plus loin).

Charlevoix et Raynal, pourtant presque aux antipodes l'un de l'autre, sont les plus longuement cités, parfois sur deux ou trois pages et par paragraphes entiers. Le savant Charlevoix s'impose naturellement, et d'emblée, Garneau souligne sa dette envers « le premier [des] historiens » du pays (tome I, p. 2), dont il s'inspire au point de reproduire ses constructions narratives⁴⁸.

Dans ses deux dernières « conclusions d'histoire⁴⁹ », Garneau ajoute de nouvelles et très longues citations. Quelques-unes viennent d'auteurs qu'il a découverts entre 1859 et 1862 (Henry Grattan, Émile de Bonnechose et Walter Scott, ici à titre d'historien de l'Écosse). La publication de ces conclusions s'explique par le sentiment d'urgence, car Garneau a l'intuition que le déclin rapide de sa santé l'empêchera bientôt de lire et d'écrire. Sans doute veut-il aussi avoir le dernier mot dans une curieuse concurrence avec lui-même parce que la traduction anglaise de son livre (1860), qu'il désavoue à cause des changements apportés par le traducteur⁵⁰, risque de devenir sa dernière parole imprimée. Il cherche surtout à alerter ses compatriotes sur les responsabilités de leurs représentants dans les pourparlers menant à la Confédération et, de fait, provoque une réflexion éditoriale dans *Le Canadien* à ce sujet⁵¹. Les longues citations pallient la difficulté de composer.

⁴⁸ Maxime Raymond-Dufour, *L'Universel et le national*, p. 287-295.

⁴⁹ « Une conclusion d'histoire », *Le Courrier du Canada*, 21 juillet 1862, p. 1; « Une conclusion d'histoire revue, corrigée et augmentée », *La Revue canadienne*, vol. I, n° 7 (juillet 1864), p. 413-434.

⁵⁰ François-Xavier Garneau, *History of Canada, from the Time of Its Discovery [...]*, Montréal, John Lovell, 1860, 3 volumes, traduction d'Andrew Bell. Voir aussi Joël Lagrandeur, *L'Histoire du Canada de F.-X. Garneau et sa traduction anglaise : analyse comparative de deux livres*, mémoire de maîtrise (littératures de langue française), Montréal, Université de Montréal, 2006.

⁵¹ L'article du *Courrier du Canada* est reproduit dans *Le Canadien*, 23 juillet 1862, p. 1, et commenté dans le même journal le 25 juillet 1862, p. 2.

Avec le *Voyage en Angleterre et en France*⁵², qu'il publie en feuilleton dans le *Journal de Québec* de novembre 1854 à mai 1855, Garneau expérimente un genre nouveau pour lui. Son récit est fondé non seulement sur les souvenirs de son séjour à Londres et à Paris de 1831 à 1833, mais aussi sur la consultation de livres et d'au moins une revue, *L'Illustration*, dont il emprunte plusieurs exemplaires à la bibliothèque de l'ICQ en septembre 1854. Une quarantaine de mentions et de citations, dont certaines longues de plusieurs paragraphes, sont réparties dans le texte. Des quelque vingt-neuf auteurs cités, on compte neuf historiens ou mémorialistes, huit poètes et quatre voyageurs. En 1856, Garneau publie également un manuel scolaire sur un modèle étasunien⁵³, mais sans effectuer de nouvelles recherches, car il résume la deuxième édition de son grand ouvrage.

Lectures et relectures en parallèle

Lorsqu'il écrit l'*Histoire du Canada*, Garneau se concentre naturellement sur les livres qui lui serviront de sources factuelles. Mais, par ailleurs, il fréquente des auteurs offrant du dépaysement, des réflexions, voire une « philosophie » sur le passé.

Chez les historiens, il étudie les travaux d'Augustin Thierry de manière répétée pendant au moins deux décennies. Il consulte à plusieurs reprises les *Récits des temps mérovingiens*, mais surtout, dès le début de l'*Histoire du Canada*⁵⁴, il fait référence à l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, un livre phare⁵⁵ qu'il citera très longuement dans ses « conclusions d'histoire » de 1862 et de

⁵² François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, Québec, Augustin Côté, 1855.

⁵³ François-Xavier Garneau, *Abrégé de l'histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à 1840, à l'usage des maisons d'éducation*, Québec, A. Côté, 1856; John Gilmary Shea, *A School History of the United States : From the Earliest Period to the Present Time*, New York, Edward Dunigan and Brother, 1855.

⁵⁴ Garneau, *Histoire du Canada*, t. I, p. 7 et t. IV, p. 80-81.

⁵⁵ Philippe Contamine, « Le Moyen Âge romantique et libéral d'Augustin Thierry », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, vol. 139, n° 4 (1995), p. 969-981.

1864 afin de rappeler la longue expérience de l'Angleterre dans l'absorption des plus petites nations, en l'occurrence l'Écosse et l'Irlande. Quelques jours avant sa mort, il l'emprunte encore à l'ICQ, avec les *Lettres sur l'histoire de France*, un recueil d'articles datant des années 1820 dans lequel Thierry renouvelle le questionnaire des études historiques.

Parmi les poètes et les romanciers, Lamartine, Hugo et Chateaubriand sont ses auteurs préférés. Garneau lit les *Méditations poétiques* et *La mort de Socrate* de Lamartine durant son séjour en Angleterre; à l'ICQ, il emprunte les œuvres de ce poète une demi-douzaine de fois; mais surtout, il possède personnellement cinq de ses titres, dont l'*Histoire de la Restauration* et le *Cours familier de littérature*. Il lit et relit Hugo, notamment *Le Rhin* (un récit de voyage), *Bug-Jargal* (un roman magnifiant la révolte des esclaves d'Haïti en 1791), *Notre-Dame de Paris* et des recueils poétiques, *Les Orientales*, *Odes et ballades*, *Les feuilles d'automne*. L'*Atala* de Chateaubriand l'initie à l'histoire de la Louisiane, le *Génie du christianisme* renouvelle son regard sur les religions et les *Mémoires d'outre-tombe* le font entrer dans la France révolutionnaire et napoléonienne.

Insistons sur le lien que l'on peut discerner entre la réforme des études historiques entamée en France au début des années 1820 et la mutation esthétique du romantisme apparue dans les mêmes années. Le roman historique, un genre nouveau dont le populaire *Ivanhoé* de Walter Scott est un archétype, selon Augustin Thierry, propose une réflexion sur la manière de ranimer le passé. Les romanciers et les poètes offrent à leur manière une vision de l'histoire et de l'avenir. Les écrits destinés au divertissement ou à la méditation servent aussi à approfondir et à diversifier la « psychologie » collective à l'aide de descriptions colorées des temps révolus. Les historiens sont donc poussés à repenser leur mode d'exposition : leurs récits ne devraient-ils pas être plus vivants, plus ressentis? La thèse de Thierry est précisément que la civilisation européenne a nivelé les différences entre les peuples, qui se sont fusionnés pour construire les nations modernes; que, pour cette raison, les historiens ont négligé de montrer

ces peuples sous leurs couleurs originales; et que, grâce à des auteurs comme Scott, entrent « en scène les différentes races d'hommes dont la fusion graduelle a formé les grandes nations de l'Europe⁵⁶ ». En lisant Michelet, Garneau a constaté que l'histoire pouvait être racontée comme un roman. Sans doute trouvait-il aussi des sujets de réflexion dans des ouvrages tels que *L'hermite en province* ou *L'hermite de Londres* (Pierre de Jouy), qui peignent des types sociaux en France et en Angleterre.

Yolande Grisé a souligné l'originalité et le caractère pionnier des poèmes de Garneau, « notre premier poète romantique⁵⁷ ». Mais l'autodidaxie entrave le futur historien. Sa poésie, souligne Paul Wyczynski, est « un mélange de romantisme et de pseudo-classicisme », où « souvent une méditation d'allure lamartinienne se transforme en discours encombré de nombreuses périphrases⁵⁸ ». Odette Condemine donne des exemples du répertoire des « phrases-clichés à l'usage des rimeurs » que Garneau emprunte « au langage des salons⁵⁹ ». En revanche, remarque le journaliste parisien Isidore Lebrun, l'*Histoire du Canada* « est exempt[e] des redondances, des phrases ampoulées et déclamatoires⁶⁰ » caractéristiques de la presse canadienne. Sans être un chef-d'œuvre littéraire, ce livre révèle que « Garneau possède une culture littéraire et stylistique assez remarquable pour un écrivain canadien » de son temps, juge sœur Paul-du-Sauveur⁶¹.

⁵⁶ Augustin Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, Paris, Sautet et compagnie, 1827, p. 84. Voir Marcel Gauchet, « Les "Lettres sur l'histoire de France" d'Augustin Thierry », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, vol. I, p. 811-819.

⁵⁷ Yolande Grisé, « Introduction : notre premier poète romantique », dans Grisé et Wyczynski, *Poésies de François-Xavier Garneau*, p. 1-53.

⁵⁸ Paul Wyczynski, « [Poèmes épars] de François-Xavier Garneau », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I : *des origines à 1900*, Montréal, Éditions Fides, 1980.

⁵⁹ Odette Condemine, « F.-X. Garneau – poète », dans Wyczynski (dir.), *François-Xavier Garneau : aspects littéraires de son œuvre*, p. 37.

⁶⁰ Lettre d'Isidore Lebrun à F.-X. Garneau, [automne 1846], CRCCF, Fonds François-Xavier-Garneau, P144B1, 6.

⁶¹ Sœur Paul-du-Sauveur [Thérèse Frigon], « Métaphore et comparaison dans l'*Histoire du Canada* de Garneau », dans Wyczynski (dir.), *François-Xavier Garneau : aspects littéraires de son œuvre*, p. 198; voir aussi Pierre Savard et Paul Wyczynski,

La longue filiation de l'historien « véridique »

Le *Don Quichotte* de Miguel de Cervantes, chef-d'œuvre d'imagination construit en récits emboîtés les uns aux autres et considéré comme le premier roman moderne, exerce lui aussi un puissant attrait sur Garneau : ce dernier l'emprunte à au moins huit reprises entre décembre 1849 et juillet 1852, puis en garnit sa bibliothèque personnelle. Peut-être se reconnaît-il, par autodérision, dans l'ingénieux hidalgo dont les chimères sont alimentées par la lecture de romans de chevalerie. Mais l'historien a probablement plus d'affinités encore avec l'auteur imaginaire que Cervantes a donné à son roman, un érudit arabe affirmant que « les historiens doivent être véridiques, ponctuels [exacts], jamais passionnés, sans que l'intérêt ni la crainte, la rancune ni l'affection, les fassent écarter du chemin de la vérité⁶² ». À l'évidence, Garneau reproduit l'esprit et certains mots de cette description dans une lettre qu'il adresse à Louis-Hippolyte LaFontaine dix mois après avoir lu le roman : « Je puis parler avec une parfaite indépendance. Je ne dois de reconnaissance spéciale ni au clergé, ni au gouvernement, ni à qui que ce soit [...] ce qui me laisse dans la plus grande liberté de parler des hommes et des choses *tel qu'un historien éclairé, indépendant et véridique doit faire*⁶³. »

L'homologie de ces termes est l'indice de la résurgence chez Garneau d'une conception de l'histoire héritée des Anciens, dans laquelle la vérité est une notion clé. Chez Cicéron, un des auteurs les plus cités à ce propos, la définition de l'histoire sous les trois facettes de la vérité, du témoignage et du temps passé débouche sur

« *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* de François-Xavier Garneau », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I.

⁶² Miguel de Cervantes Saavedra, *Histoire de l'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, livre second, traduction de Louis Viardot, Paris, Livre Club du Libraire, [1957], p. 76.

⁶³ Lettre de F.-X. Garneau à L.-H. LaFontaine, 17 septembre 1850 [brouillon], CRCCF, Fonds François-Xavier-Garneau, P144B2, 3. Les italiques sont de nous.

la leçon de vie dont l'orateur se fait l'interprète. « Et l'histoire, ce témoin des temps, cette lumière de la vérité, cette mémoire vivante qui nous instruit à vivre, cette interprète des temps anciens, quelle autre voix que celle de l'orateur peut la rendre immortelle? », écrit-il⁶⁴. En des temps de délibération, et plus impérativement encore lorsque la Cité traverse une crise vitale, l'historien peut à bon droit se croire investi d'une fonction de fiduciaire de la mémoire collective, cette dernière lui fournissant des exemples pour guider l'action citoyenne. Le phénomène a été observé chez Chateaubriand par François Hartog⁶⁵. Lui-même fasciné par la rhétorique dès l'adolescence et imprégné de cette idée que l'histoire est « institutrice de vie », Garneau aura spontanément senti le devoir de rétablir la vérité pour orienter ses compatriotes dans la revendication d'une modernisation constitutionnelle qui anime la vie politique du Bas-Canada dans les décennies 1830-1840. L'écriture de l'*Histoire du Canada* se situerait ainsi à la jonction d'une conception héritée de l'Antiquité, selon laquelle le passé a une place dans le présent, et d'un régime d'historicité naissant fondé sur la science positive et l'accélération brutale du temps à partir de la Révolution française. L'explication que Garneau donne à LaFontaine sur les qualités de l'historien « éclairé, indépendant et véridique » découlerait de sa formation classique, pourtant acquise hors du collège. La structure même de son œuvre porte les traces de cette métamorphose, par exemple lorsqu'il intègre, dans le premier volume, les schémas narratifs montrant l'action décisive de héros isolés (Colomb, Cartier, Gourgues et La Salle) dans une trame générale où l'ensemble de la nation goûtera les fruits du Progrès⁶⁶.

⁶⁴ Cicéron, *De l'orateur*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Garnier Frères, 1867, p. 148. Rien n'indique que Garneau ait consulté Cicéron, mais cette traduction, moins littérale que celle qui définit l'histoire comme une « maîtresse de vie », lui est contemporaine.

⁶⁵ François Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 77-107. Dans ces pages, Hartog montre comment Chateaubriand, un autre des auteurs favoris de Garneau, s'est glissé « entre l'ancien et le nouveau régime d'historicité ».

⁶⁶ Maxime Raymond-Dufour, « Entre progrès et émulation : l'*Histoire du Canada*

Lecture collective

L'accès aux bibliothèques privées ou publiques est un aspect crucial de l'expérience du lecteur ou de la lectrice du milieu du XIX^e siècle, et à plus forte raison de celle d'un autodidacte. Ces institutions forment un espace vital aux yeux de Garneau et des autres sociétaires, qui se recrutent dans la classe moyenne et se considèrent comme les guides naturels de la nation. « Si, comparativement au reste des habitants de l'Amérique, les Canadiens français sont peu nombreux, ils peuvent compenser cette faiblesse par leur supériorité intellectuelle, et rien n'est plus propre à élever leur intelligence que les associations formées dans le but de se rencontrer et de s'instruire⁶⁷ », écrit-il par exemple pour exposer le bilan de l'ICQ. Dès qu'il en a la possibilité, Garneau devient membre des rares bibliothèques de sociétés de Québec ou encourage leur croissance en leur donnant des livres. Un de ses premiers gestes, lorsqu'il est reçu notaire, est d'offrir des volumes de droit au Quebec Mechanic's Institute⁶⁸. Il fréquente la bibliothèque du Parlement, riche en ouvrages d'histoire et de culture politique⁶⁹, et dont le déménagement forcé à Kingston en 1841, puis l'incendie provoqué par des émeutiers torys de Montréal en 1849 l'indignent au plus haut point⁷⁰. Il contribue aussi à rassembler la collection de l'Institut canadien de Québec au début de 1848. En 1853, année où il préside l'ICQ, il est fier d'annoncer que sa bibliothèque contient 1900 volumes et il invite les membres à redoubler d'efforts pour l'enrichir.

de François-Xavier Garneau (1845-1852) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 27, n° 1 (automne 2018), p. 77-84.

⁶⁷ F[rançois]-X[avier] Garneau et Phi. Huot, « Institut canadien », *Le Canadien*, 21 février 1853, p. 3.

⁶⁸ A. Sewell, « Quebec Mechanics' Institute », *Quebec Mercury*, 15 février 1831, p. 109.

⁶⁹ Gilles Gallichan, « Le romantisme et la culture politique au Bas-Canada », dans Maurice Lemire (dir.), *Le romantisme au Canada*, p. 128-130.

⁷⁰ [F.-X. Garneau], « La Bibliothèque de la Chambre d'Assemblée », *L'Institut*, 8 mai 1841, p. 42; lettre de F.-X. Garneau à E. B. O'Callaghan, 9 mai 1849, Washington, D. C., Library of Congress, Manuscript Division, E. B. O'Callaghan Papers.

Les livres d'histoire forment le noyau de ses emprunts durant les années où il compose et réédite son grand ouvrage, mais dépassent rarement la moitié des emprunts qu'il effectue au cours d'une année donnée, car les récits de voyage, les mémoires et les œuvres de fiction (théâtre, poésie, romans, travaux littéraires) forment l'autre moitié (tableau 4). C'est durant les décennies 1840, 1850 et 1860 que Garneau emprunte le plus de livres, mais avec des variations importantes. Il y a des pics remarquables en 1851, 1852 et 1857, années au cours desquelles une bonne partie des auteurs choisis sont des contemporains tels que Charles Nodier, Hugo, Chateaubriand, Lamartine, ou des classiques, de Homère à Boileau. Les creux des années 1854, 1856 et 1858 peuvent être expliqués par ses occupations pressantes, puisque Garneau publie alors le *Voyage en Angleterre et en France* et les deux premières éditions de l'*Abrégé d'histoire du Canada*.

Ces creux sont la preuve indirecte que l'historien était bien le premier lecteur des livres empruntés. Toutefois, les membres les plus âgés de la famille avaient aussi accès à ces livres. Il est possible que certains de ces volumes, notamment les recueils de poésie et les pièces de théâtre, aient été lus à voix haute, une pratique répandue dans tous les milieux et à toutes les époques⁷¹. Le catalogue de l'ICQ ne propose pas de section pour la jeunesse⁷², mais plusieurs titres s'adressent à elle. Garneau emprunte les *Étrennes à la jeunesse ou recueil d'historiettes morales*, *Le trésor de la jeunesse chrétienne*, ou *Les petits émigrés* de Madame de Genlis, ainsi que des romans d'aventures d'Alexandre Dumas ou de Fenimore Cooper. *Pierre Simple*, traduction d'un « roman maritime » de l'Anglais Frederick Marryat, de même

⁷¹ Alberto Manguel, « Écouter lire », *Une histoire de la lecture*, Arles, Actes Sud; Montréal, Leméac, 1998, p. 137-153; Roger Chartier, « Lectures et lecteurs "populaires" de la Renaissance à l'âge classique », dans Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001, p. 346-348, coll. « Points ».

⁷² Contrairement, par exemple, au *Catalogue de la librairie ecclésiastique et classique de J. & O. Crémazie* (Québec, 1845), qui contient une « bibliothèque de l'enfance chrétienne » et une « bibliothèque pieuse pour la jeunesse et l'enfance chrétienne ».

que *Pierre Mouton*, roman d'aventures de Louis Reybaud, pouvaient intéresser autant Garneau père que son fils Alfred, âgé entre 14 et 16 ans au moment de leur emprunt.

Ce type de roman s'adresse aussi aux femmes. Garneau donne un indice de sa préoccupation pour les lectures féminines (du moins celles de sa conjointe Esther Bilodeau et de sa fille Joséphine, qui entre à l'école en 1852) lorsqu'il suggère à Henri-Émile Chevalier, alors que ce dernier lui demande conseil pour l'écriture d'un roman historique sur la tentative de colonisation de l'île de Sable⁷³, que la présence de femmes dans cette aventure, même si elle est improbable, « ralliera la moitié du genre humain à [cette] heureuse idée qu'applaudira l'autre moitié⁷⁴ ». D'autres romans ou récits de voyage empruntés par Garneau entrent dans la catégorie des « romans d'apprentissage » ou « d'éducation⁷⁵ », qui connaissent beaucoup de succès chez les romantiques d'Europe. C'est le cas de *L'Abbaye de Northanger* de Jane Austen, ou de *Stello*, dans lequel Alfred de Vigny discute du conflit entre création poétique et politique.

⁷³ Émile Chevalier, *L'île de Sable*, Paris, Calmann-Lévy, 1860. En reconnaissance de son amitié, Chevalier dédie le livre à Garneau.

⁷⁴ Lettre de F.-X. Garneau à Henri-Émile Chevalier, 21 avril 1854 [brouillon], CRCCF, Fonds François-Xavier-Garneau, P144B2, 1.

⁷⁵ Claude Burgelin, « Roman d'éducation ou roman d'apprentissage », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], [<http://www.universalis-edu.com/acces/bibl.ulaval.ca/encyclopedie/roman-d-education-roman-d-apprentissage/>] (21 mars 2019); Denis Pernot, « Du "Bildungsroman" au roman d'éducation : un malentendu créateur? », *Romantisme*, 1992, n° 76, p. 105-119.

Tableau 4
Le nombre d'emprunts de volumes aux bibliothèques
de la SLHQ et de l'ICQ

Année	GV	H	BM	T	P	R	C	Total	Alfred
1839	7	1	3	1	3	1	4	20	
1840	5		2				4	11	
1844		1						1	
1845		4					3	7	
1846		10	1	1	1		2	15	
1847							1	1	
1849		7	8		2	5	4	26	
1850	3	9	3			5	8	28	
1851	7	7	3	8	4	15	6	50	
1852	8	9	11	4	7	16	12	67	
1853	3	3	6		1	5	4	22	
1854						2	1	3	
1855		5	3		5	5	3	21	
1856		2		2		1		5	1
1857		8	3	1	2	11		25	19
1858		3						3	3
1859		10	2			4	2	18	17
1860	1	3	12	1		2	1	20	14
1861		2	2		1	2		7	2
1862		1						1	
1864			2					2	
1865		2						2	
Total	34	87	61	18	26	74	55	355	56

Note : les catégories sont la géographie et les voyages (GV), l'histoire (H), les biographies et les mémoires autobiographiques (BM), le théâtre (T), la poésie (P), le roman (R) et les compilations, surtout des « œuvres complètes » (C). La colonne de droite indique le nombre d'emprunts effectués par Alfred Garneau pour le compte de son père.

De la lecture au plagiat, à la censure et à l'autocensure

Garneau a-t-il plagié d'autres auteurs? Marcel Trudel a lancé cette accusation, alléguant que l'auteur de l'*Histoire du Canada* avait copié Voltaire « en cachette⁷⁶ ». Garneau connaissait sûrement le concept de plagiat, que l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert avait défini dès 1765 comme « l'action d'un écrivain qui pille ou dérobe le travail d'un autre auteur, & qui se l'attribue comme son travail propre⁷⁷ ». La définition est restée la même jusqu'à aujourd'hui : « Détourner l'œuvre d'autrui à son profit et sous son propre nom, en procédant à un recopiage plus ou moins littéral⁷⁸ ». La justification de l'emprunt d'une idée peut être difficile à apprécier, car les nouvelles interprétations de l'histoire reposent souvent sur des relectures⁷⁹.

Suivant une pratique admise, la société canadienne n'ayant pas les moyens de faire vivre un contingent d'auteurs, le fondateur de *L'Abeille canadienne* a emprunté des textes à des auteurs étrangers, mais sans pour autant se les attribuer. Dans le prospectus annonçant le petit hebdomadaire, Garneau affirme que, « comme une abeille », sa feuille « butinera partout pour remplir l'objet de sa mission⁸⁰ ».

⁷⁶ Trudel, *L'influence de Voltaire au Canada*, t. 1, p. 165. Trudel a voulu montrer que Garneau était inapte à repousser la (mauvaise) influence des Lumières, rejoignant le jugement de ses maîtres à l'Université Laval. Signalons que, pour l'enseignement de l'histoire, le Petit Séminaire de Québec utilisait des œuvres de Voltaire; si Garneau y avait fait ses études, il aurait malgré tout été exposé aux thèses du philosophe (voir Pierre Savard, « Les débuts de l'enseignement et de la géographie au Petit Séminaire de Québec (1765-1830) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 15, n° 4 (mars 1962), p. 509-525).

⁷⁷ « PLAGIARISME, ou selon d'autres, PLAGIAT », *Encyclopédie*, vol. XII (1765), p. 679a, [En ligne], [<http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v12-1732-0/>] (25 janvier 2019).

⁷⁸ Hélène Maurel-Indart, « Plagiat », *Encyclopaedia Universalis France*, [En ligne] [<http://www.universalis-edu.com.acces.bibl.ulaval.ca/encyclopedie/plagiat/>] (24 janvier 2019).

⁷⁹ Voir le chapitre que consacre Stephen Bann au « cycle » constitué par les historiens Barante, Thierry et Michelet, *The Clothing of Clio: A Study of the Representation of History in Nineteenth-Century Britain and France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 31-53.

⁸⁰ [François-Xavier Garneau], « Au public », *L'Abeille canadienne*, 7 décembre 1833, p. 1.

De fait, *L'Abeille* était constituée d'articles publiés en France, souvent sans indication de provenance. Dans la reconnaissance des emprunts, Garneau a toutefois évolué. Lorsqu'il reprend l'expérience de l'édition avec *L'Institut* en 1842, il indique toujours ses sources. Dans *l'Histoire du Canada*, il est tout aussi soigneux : pour quelque 200 citations ou paraphrases, il donne ses références dans des notes en bas de page, ou indique leur présence par des guillemets ou par un nom d'auteur mis entre parenthèses. Certes, ces références n'ont pas la précision qu'on exige aujourd'hui d'une publication scientifique, mais elles sont tout à fait acceptables pour l'époque, en particulier dans un livre destiné à un assez large public.

De tous les plagiats qu'allègue Trudel, un seul cas est avéré, lorsque Garneau reproduit un passage de *l'Essai sur les mœurs* (tome I, p. 16⁸¹). Les autres emprunts sont l'expression d'opinions ou de jugements apparentés à ceux de Voltaire, d'où l'idée infondée que Garneau se soit livré à un « butinage clandestin⁸² ». Notons aussi qu'une citation attribuée par Garneau à Bossuet (tome I, p. 347) est en réalité tirée d'une œuvre de Michelet; il s'agit donc ici d'une erreur d'identification, puisque Garneau ne cache pas qu'il effectue un emprunt⁸³. Il est probable qu'en recopiant certains passages, l'historien ait confondu des sources.

Inférant que l'autodidaxie ouvre la porte aux erreurs religieuses et prétextant des plagiats inexistants, Trudel a mis en doute l'honnêteté intellectuelle de Garneau. Celui-ci, au contraire, n'a pas caché sa dette à l'égard de Voltaire. Son indépendance intellectuelle révèle plutôt la maîtrise d'une culture combien plus libre que celle que commence à imposer le clergé catholique après 1840⁸⁴. En effet, dans

⁸¹ Ce plagiat, qui se trouve dans une note en bas de page, n'a pas été corrigé dans les éditions subséquentes.

⁸² Marcel Trudel, « À la mode de Voltaire : notre "historien national" Garneau », *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, t. III, Montréal, Hurtubise HMH, 2006, p. 160.

⁸³ Jules Michelet, *Précis de l'histoire moderne*, dans *Œuvres*, t. II, Bruxelles, Méline, Cans et Compagnie, 1840, p. 103.

⁸⁴ Claude-Marie Gagnon, « La censure au Québec », *Voix et Images*, vol. 9, n° 1

une triste illustration des effets de la pression cléricale, l'historien Garneau a lui-même censuré, dans la bibliothèque de l'ICQ lorsqu'il en a exercé la direction avec le poète Octave Crémazie, les œuvres émoustillantes d'un historien et de poètes antiques, Suétone, Ovide et d'autres⁸⁵.

Dans un autre cas illustrant bien la difficulté d'éviter l'accusation de plagiat, Garneau reproduit une citation célèbre en italique sans en indiquer la provenance : le « chef d'une peuplade indienne dont l'on voulait prendre le territoire », écrit-il, aurait répondu : « *Dirons-nous aux os de nos pères, levez-vous et marchez*⁸⁶. » Cette protestation peut avoir été tirée de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire (« Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensevelis; dirons-nous aux ossements de nos pères : Levez-vous, et venez avec nous dans une terre étrangère⁸⁷? »), mais elle est présente chez au moins cinq auteurs antérieurs à Garneau, lesquels n'indiquent pas davantage son origine⁸⁸. Ladite citation constitue en réalité un axiome incorporant deux poncifs, l'un portant sur l'éloquence des chefs autochtones et l'autre,

(automne 1983), p. 106-107; Pierre Hébert, avec la collaboration de Patrick Nicol, « M^{re} Bourget : l'Institut canadien de Montréal, répression et accalmie (1840-1876) », *Censure et littérature au Québec*, Montréal, Éditions Fides, p. 63-104; René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 1999; Marcel Lajeunesse, « Bibliothèques », et Frédéric Brisson, « Librairies », dans Pierre Hébert, Yves Lever et Kenneth Landry (dir.), *Dictionnaire de la censure au Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2006, p. 78-83 et 400-405.

⁸⁵ Kenneth Landry, « Institut canadien de Québec », dans Hébert, Lever et Landry (dir.), *Dictionnaire de la censure au Québec*, p. 364; « Correspondance », *Courrier du Canada*, 20 mars 1857, p. 1-2; BAnQ, Québec, Fonds Institut canadien de Québec, Minutes du Bureau de direction, 22 janvier 1849 – 22 février 1863.

⁸⁶ Garneau, *Histoire du Canada*, t. I, p. 154.

⁸⁷ Voltaire, *Œuvres complètes*, t. XVI, 1785, p. 28; l'*Essai sur les mœurs* date de 1756.

⁸⁸ H. Doraison, « Motifs de concilier les esprits et les cœurs », *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 82, 23 mars 1791, p. 690; abbé Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, vol. XIII, Londres, 1792, p. 26; abbé Jacques Delille, *L'imagination*, vol. II, Paris, 1823, p. 155; Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, 1820, p. 208; François-René de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, dans *Œuvres complètes*, vol. IV, 1838, p. 112.

sur le lien sacré entre les Premières Nations et leur terre natale. Les représentations dépeignant la grandeur des Autochtones dans leur état de nature abondent dans les *Relations* des jésuites et dans les *Mœurs des sauvages américains* de Joseph-François Lafitau⁸⁹, ainsi que dans la poésie de Garneau lui-même⁹⁰.

Dans le *Voyage en Angleterre et en France*, nous avons repéré un authentique plagiat : Garneau traduit plusieurs paragraphes d'un guide de voyage anglais⁹¹. Il n'a bien sûr pas d'excuse, mais le délit est inhabituel chez lui. Pressé par les délais serrés d'une publication en feuilleton, il aura pris ce raccourci en jugeant que le larcin est mineur. « On dirait que le temps lui a manqué, à certains moments, pour intégrer les données livresques à ses propres impressions », remarque Paul Wyczynski au sujet du *Voyage*, notant qu'à sept reprises, Garneau « cite ou paraphrase sans indiquer ni l'œuvre ni l'auteur qu'il suit⁹² ».

La censure des gardiens de la foi a surtout frappé Garneau lors de la sortie de l'*Histoire du Canada* en 1845⁹³. La menace d'un boycottage de son livre a contraint l'historien à s'autocensurer, jusqu'à accepter que la troisième édition soit approuvée par un « ecclésiastique compétent⁹⁴ », mais anonyme. Elle poursuit l'historien après sa mort, lorsque son premier biographe, l'abbé Casgrain, critique les erreurs

⁸⁹ Sur la figure du chef, voir Jean-Marie Therrien, *Parole et pouvoir : figure du chef amérindien en Nouvelle-France*, Montréal, L'Hexagone, 1986.

⁹⁰ « Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe / Et sous lui frémit des os » (« Le dernier Huron », dans Grisé et Wyczynski (dir.), *Poésies de François-Xavier Garneau*, p. 204).

⁹¹ John Albany, *The Englishmen's Guide to Calais, and [...] to Paris*, Londres, Hurst, Chance and Co., 1829, p. 115-116; les phrases pillées se trouvent aux pages 234-235 du *Voyage en Angleterre et en France*, 1855.

⁹² Paul Wyczynski, « F.-X. Garneau et la relation de voyage », dans Wyczynski (dir.), *François-Xavier Garneau : aspects littéraires de son œuvre*, p. 99.

⁹³ Groulx, « Genèse de l'*Histoire du Canada* », p. 26-29.

⁹⁴ Casgrain, *F.-X. Garneau*, p. 64. Il est douteux que Garneau ait fait lire tout son livre par un tiers; il est plus probable qu'il ait consulté un prêtre pour interpréter des points de doctrine, des écrits et des questions touchant la place des religieux au pays.

religieuses de son œuvre⁹⁵. La censure a aussi pris une forme inattendue lorsque le traducteur de l'*Histoire du Canada*, Andrew Bell, a dénaturé plusieurs passages de l'œuvre dans le but de flatter le lectorat anglophone en prétextant que Garneau n'était pas toujours bien renseigné⁹⁶.

Conclusion : l'autodidaxie, voie de passage de la culture première à la culture disciplinaire

Durant ses années de formation, Garneau lit de tout. Il veut parfaire ses connaissances et contribuer au relèvement culturel de ses compatriotes en publiant des articles et des poèmes. Il effectue le passage de la culture première d'un enfant pauvre du faubourg à la culture seconde d'un professionnel urbain. Vers 1840, porté par le projet d'écrire une histoire nationale, il fréquente assidument les bibliothèques à la recherche de modèles, d'une philosophie de l'histoire et de nouvelles connaissances. Il assimile la méthode historique par imitation des maîtres du genre et au contact personnel de quelques « antiquaires » locaux. Tout en écrivant, il continue d'explorer la littérature pour étendre son savoir sur la nature et sur l'humanité. En effet, pour Garneau, l'étude du passé ne doit pas se limiter à la recherche de preuves documentaires, de dates ou de statistiques, mais vise aussi à comprendre les ressorts humains des événements. La tâche exige d'aborder l'histoire dans sa complexité, à l'aide des outils des autres sciences humaines (sociologie, économie politique, géographie humaine, archéologie, linguistique) qui commencent à s'autonomiser.

L'acquisition d'une expérience de l'histoire par la lecture participe d'un mouvement plus vaste d'unification, de professionnalisation et d'institutionnalisation des études historiques qui touche le monde

⁹⁵ Voir Yves Bourassa et Hélène Marcotte, « Un discours "exemplaire" : la biographie de François-Xavier Garneau par Henri-Raymond Casgrain », *Voix et Images*, vol. 22, n° 2 (1997), p. 285-287.

⁹⁶ Lagrandeur, *L'Histoire du Canada de F.-X. Garneau et sa traduction anglaise*.

occidental à la même époque⁹⁷. Dans la production intellectuelle française sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1814-1848), où Garneau trouve l'essentiel de ses repères conceptuels, l'écriture de l'histoire est une pratique multidimensionnelle par ses fondements théoriques, ses méthodes d'enquête positive, sa capacité de discernement de la « psychologie » des principaux acteurs, ses formes d'exposition et la variété de son public lecteur. L'archétype du récit historique issu de cette révolution, « un produit de synthèse hautement élaboré », fusionne en effet « l'exactitude érudite et sa présentation à la fois dans un tableau d'ensemble et une narration continue », relie « des événements et des faits dans leur contingence et leur inscription dans une trame intelligible », repense « la production de l'histoire et la restitution des choses telles qu'elles sont réellement advenues⁹⁸ ».

La culture seconde de Garneau, formée par les livres, lui fournit les matériaux et l'habileté intellectuelle qui permettent de fonder ce que nous qualifierons de culture tierce. Fernand Dumont en a eu l'intuition : dans la culture seconde « émerge » une « virtualité », laquelle « devient *officielle* dans la culture savante⁹⁹ ». On pourrait reprocher à cette intuition de Dumont d'avoir un « aspect quelque peu sommaire », à l'image de la différenciation que le sociologue établit entre les cultures première et seconde¹⁰⁰, mais il reste que c'est dans l'autodidaxie que s'est formé un de nos proto-intellectuels¹⁰¹. Parce que la recherche et l'écriture imposent une discipline à ce lecteur indiscipliné, curieux de tout, qui doit apprendre à se diriger dans la forêt des connaissances où l'entraînent ses questions et ses goûts, Garneau engendre une méthode

⁹⁷ Marcel Gauchet, « L'unification de la science historique », *Philosophie des sciences historiques : le moment romantique*, Paris, Seuil, 2002, p. 10.

⁹⁸ Marcel Gauchet, « Les "Lettres sur l'histoire de France" d'Augustin Thierry », dans Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, p. 818-819; Nathalie Richard, « Histoire et "psychologie" », p. 69-75.

⁹⁹ Dumont, « La culture savante telle qu'en elle-même », p. 146.

¹⁰⁰ Voir Goyette, *Temps et culture*, p. 34.

¹⁰¹ Yvan Lamonde *et al.*, « Introduction », et Patrice Groulx, « Garneau, François-Xavier (1809-1866) », dans Lamonde *et al.* (dir.), *Dictionnaire des intellectuels au Québec*, p. 15 et 160-161.

et une œuvre qui favoriseront la disciplinarisation de l'histoire. L'hétérogénéité de ses lectures, qui mêlent l'histoire à la science et aux œuvres d'imagination, est loin de constituer un ensemble désordonné; découlant de la culture humaniste, l'approche qu'il a adoptée préfigure aussi l'interdisciplinarité. Qualifier Garneau d'« *apprenti* [...] jusqu'à son dernier souffle » ne serait-ce pas rendre hommage à la tradition de furetage, de libre arbitre, de ténacité, de bricolage intellectuel, en définitive, qui a fécondé ici la science historique?